

— — — — —
— — — — —
— — — — —

TRADUIRE EN ANGLETERRE

dossier préparé par
SUSAN PICKFORD

— — — — —
— — — — —
— — — — —

ENTRETIEN AVEC AMANDA HOPKINSON

PROPOS RECUEILLIS PAR SUSAN PICKFORD

AMANDA Hopkinson est professeur de traduction littéraire à l'université d'East Anglia et traductrice de français, d'espagnol et de portugais. Elle a traduit notamment José Saramago, Dominique Manotti, Sergio Bizzio et Ricardo Piglia. Directrice du BCLT (British Centre for Literary Translation) de 2003 à 2010, elle est également co-fondatrice en 2003 du comité « Auteurs en traduction » dans la section anglaise du PEN club et en fut la première présidente, jusqu'en 2008.

Pouvez-vous m'expliquer ce qui a changé au BCLT ces dernières années ?

Amanda Hopkinson¹ : Lorsque je suis arrivée, il y a six ans et demi, ma priorité a été de résorber l'énorme dette. Aujourd'hui, nous sommes solvables et nous réalisons un petit bénéfice d'une année sur l'autre.

Avez-vous des projets particulièrement rentables, comme les universités d'été ?

L'idée était surtout de diversifier les financements. Nos deux principaux bailleurs sont l'université d'East Anglia et l'Arts Council East. Avant mon arrivée, nous avons perdu une subvention de la Communauté Européenne, qui servait à financer les résidences de traducteurs et l'université d'été. Ceci a d'ailleurs également affecté les douze centres de traduction regroupés dans RECIT (Réseau Européen des Centres Internationaux de Traducteurs littéraires)² ces

¹ Amanda Hopkinson a annoncé qu'elle renonçait au poste de directrice du BCLT peu avant cette interview. Je lui suis très reconnaissante d'avoir accepté de me rencontrer. Je remercie également la directrice par intérim, Valerie Henitiuk, pour toutes les informations complémentaires.

² www.re-cit.eu

cinq dernières années et ce n'est qu'aujourd'hui, après une longue campagne, que les choses semblent enfin sur le point de changer.

La majeure partie de mon travail, lors de mes deux premières années, a consisté à repositionner le BCLT en termes de financement. Concernant les universités d'été, nous avons principalement obtenu des fonds de différents instituts culturels, ambassades et petites organisations comme Literature across Frontiers (dont l'apport financier est désormais essentiel pour les projets impliquant une traduction dans et à partir des langues minoritaires). En soi, c'était à la fois audacieux, utile et intelligent, mais les montants que l'on peut obtenir pour traduire vers et à partir des langues minoritaires au Royaume-Uni sont assez réduits, ou bien ils concernent soit le catalan soit le polonais, qui tous deux suscitent de plus en plus d'intérêt ici.

En fait, parmi les quelque 340 langues parlées dans les écoles primaires londoniennes, les plus répandues sont le portugais et le yoruba. Il faudrait pouvoir conserver la richesse des langues maternelles, en constante évolution, tout en admettant que les Anglais de souche, à partir d'un certain âge ne parleront jamais que des langues européennes occidentales et rien d'autre. Il fallait donner à l'ensemble une tournure plus commerciale, j'ai donc approché des financeurs non européens – les subventions sont plus nombreuses pour les traductions à partir de l'arabe, du mandarin ou de certains dialectes indiens, qui sont en plein essor. C'est faire de nécessité vertu, il n'y absolument rien de mal à cela. Mais j'ai le sentiment que la Communauté Européenne devrait prendre ses responsabilités, car le monde entier – y compris l'Europe – tient à être traduit en anglais, si bien qu'on a du mal à comprendre ce manque de soutien pour une institution comme la nôtre, qui tente de mettre en place les formations et conditions nécessaires.

On nous a retiré au même moment la subvention destinée aux résidences de traducteurs qui connaissaient un beau succès. Lorsque Max Sebald a fondé le centre il y a 21 ans, c'était pourtant là sa principale motivation, inspirée par le modèle de Straelen en Allemagne. Les seules résidences qui restent désormais au BCLT sont donc les deux financées par le Charles Wallace (India) Trust.

Quel dommage... J'ai moi-même séjourné à Straelen et Looren, c'était formidable !

Le plus intéressant, c'est que malgré tout, la traduction littéraire est, somme toute, beaucoup plus en vue aujourd'hui, pas seulement

sous l'angle universitaire, pas seulement grâce au travail du BCLT, même si nous avons eu un rôle déterminant. Il existe le Free Word Centre, par exemple, qui rassemble un certain nombre d'initiatives (la fondation Arvon, l'English PEN, et plusieurs autres) : tout le monde s'intéresse à la traduction littéraire. En 2000, j'ai été le premier membre du comité de littérature internationale au sein de l'Arts Council à adopter une stratégie en faveur de la traduction littéraire ; le British Council ainsi que d'importants bailleurs s'y sont ensuite associés.

D'où vient ce soudain regain d'intérêt ?

Bien entendu, nous aimerions pouvoir mettre tout cela sur le compte de nos seuls efforts ! En fait, tout mon travail, ces dix dernières années au moins – je suis devenue membre du comité de littérature internationale au sein de l'Arts Council en janvier 2000 – a consisté à mettre en avant la richesse qui est la nôtre en matière de langues maternelles, à un moment où l'enseignement des langues se perd peu à peu. En une génération, nous avons perdu les lettres classiques, et la suivante a suffi à éliminer les langues modernes. C'est terminé. Il existe toutes sortes de combats d'arrière-garde visant à rétablir les langues d'une manière ou d'une autre, mais aucune politique digne de ce nom pour encourager leur apprentissage, ce qui a un impact sur la traduction.

À cause du manque d'effectif ?

Oui, mais aussi parce qu'on ne peut pas continuer indéfiniment à frapper à des portes closes. À un moment donné, il faut une volonté politique. Si personne n'est intéressé, vous passez votre temps à vous démener en vain. Alors, au BCLT, nous avons beaucoup œuvré pour rendre la traduction littéraire visible, en faisant prendre conscience aux lecteurs que, sans elle, ils n'auraient pas accès à la littérature internationale – le pire scénario est le syndrome des Américains qui clament que « Si Jésus s'est contenté de l'anglais... », oubliant au passage que la version King James de l'Ancien Testament est en réalité l'œuvre de trente-six traducteurs ! Il faut discuter de la théorie mais aussi de sa mise en pratique. Mon prédécesseur, Peter Bush, a essayé de mettre en place un Master de pratique de la traduction littéraire, qui n'a finalement pas vu le jour, mais il y a un très fort intérêt pour l'enseignement pratique. C'est ce que nous tentons d'introduire par le biais des universités d'été et des journées de traduction que nous organisons chaque année. Le BCLT a invité des conférenciers, parfois en

commun avec nos partenaires stratégiques, comme la Translators Association, ou plus localement avec le Writer's Centre de Norwich. Les aspirants traducteurs sont nombreux et d'horizons très divers. B.J. Epstein, devenue depuis collaboratrice du BCLT, a lancé un groupe de « Lecture de traductions » au sein d'une bibliothèque, qui attire beaucoup de monde, il y a donc bien un public que cela intéresse.

Il s'agit donc avant tout de permettre une prise de conscience ? À l'aide de récompenses, par exemple ?

Oui, nous avons une collaboration de longue date avec la Society of Authors, et il y a de plus en plus de prix chaque année pour les traductions à partir de diverses langues vers l'anglais.

Je viens justement de lire un article à propos d'un prix récemment créé à destination des jeunes traducteurs³

Oui, je crois qu'il a également le soutien du British Council. Il existe bien quelques prix qui ne sont pas liés à une langue en particulier, mais beaucoup sont financés par des fondations, par exemple ceux qui récompensent des traductions de l'arabe, de l'hébreu, du russe, du polonais. Les prix les plus récents ont tous été créés par des fondations.

Est-ce que la traduction peut s'apprendre ?

Je crois qu'on peut œuvrer dans ce sens. Une grande partie des problèmes de traduction vient d'une tendance à tout prendre au pied de la lettre, il faut expliquer et réexpliquer sans cesse aux étudiants que tout s'envisage différemment d'une langue à l'autre. Je traduis de l'espagnol, l'usage des verbes n'est pas du tout le même – il utilise en permanence le subjonctif et la voix passive, alors que nous favorisons le présent et le participe passé. Sans parler de la question du « you » qui, en espagnol, connaît toutes sortes de variations – selon l'ancienneté du texte, selon le pays d'origine de l'auteur. Ainsi, le « vos » d'Amérique du Sud est différent du « Usted » d'Amérique Centrale. Il faut avoir suffisamment confiance en soi pour interpréter cela. Il y a également d'énormes différences dans l'utilisation des temps – en Espagne et au Portugal on se souvient au présent, comme si on revivait l'instant évoqué, alors qu'en anglais, on se souvient au passé, puisque les événements sont révolus. Alors, que

³ Le Rossica Translation Prize, lancé en 2009, est ouvert aux traducteurs du russe vers l'anglais, âgés de moins de 25 ans. Une liste des prix littéraires réservés aux traducteurs travaillant vers l'anglais est disponible à cette adresse : <http://www.polyglot-blog.com/2009/01/11/literary-translation-prizes/>

choisir ? Parfois, le souvenir est très vivace – prenons un exemple extrême, une victime de viol qui revit l'incident au tribunal, dans une scène que je viens de rencontrer. Dans ce cas, vous allez peut-être décider de garder le temps présent, simplement parce que cela s'inscrit dans la dynamique du texte. Il faut une sensibilité à la manière dont il est fait usage de la langue.

Voilà qui est très proche du débat sourcier – cibliste.

Oui, c'est terriblement compliqué, n'est-ce pas ? Il faut rester fidèle à l'auteur, pourtant ce n'est pas lui rendre service que de trahir le lecteur. Mais je crois qu'il y a encore un autre niveau, incroyablement difficile à faire passer aux étudiants britanniques, car aucun d'entre eux n'a véritablement appris la grammaire. Il faut avoir suffisamment de maîtrise de sa propre langue et de sa grammaire pour se permettre de dire « non, on ne dit pas ça en anglais ».

Court-on le risque de voir la traduction réservée à une élite littéraire ?

Voilà une donnée qui a changé au cours de ma vie littéraire. Autrefois, les seules traductions qui paraissaient, chez Penguin ou Everyman Classics, étaient de la grande littérature, principalement parce que les œuvres étaient tombées dans le domaine public. Si vous souhaitiez financer une retraduction, au moins vous ne payiez qu'une fois, puisque vous n'aviez pas besoin de rémunérer l'auteur – car c'est ce qui fait râler les éditeurs : ils estiment qu'une traduction, c'est deux fois plus de frais pour un même texte. Mais aujourd'hui, les meilleures ventes sont principalement des romans policiers. D'ailleurs, je commence à m'en lasser, même si je traduis régulièrement Dominique Manotti. Cela dit, ses polars sont différents car très politiques – elle était professeur d'histoire économique du xx^e siècle, elle connaît parfaitement la génération de soixante-huit, les années Mitterrand et tout le reste.

De nombreuses maisons d'édition se spécialisent dans ce domaine aujourd'hui – comme Gallic Books par exemple...

Oui, beaucoup de petits éditeurs – Bitter Lemon, Arcadia, Alma, Serpent's Tail chez Profile, et bien entendu Christopher Maclehorse chez Quercus avec Stieg Larsson...

Parlons du contexte plus général de la traduction au Royaume-Uni.

Pour moi, il faut avant tout exploiter la richesse des langues parlées qui souvent ne vont pas au-delà de l'oralité, et les professionnaliser par la traduction. Pour les familles britanniques d'origine indo-

pakistanaise, par exemple, il faut une génération, parfois deux, avant d'écrire en anglais. Cela pourrait marquer le début de quelque chose de beaucoup plus intéressant, qui d'ailleurs commence à se produire au sein de la communauté polonaise : des auteurs qui écrivent dans leur langue maternelle et sont capables de s'auto-traduire. La question de l'auto-traduction est intéressante et même cruciale. Certains poètes gallois préfèrent ne pas s'auto-traduire, comme Menna Elfyn qui prétexte qu'elle ne réussirait à produire qu'un poème complètement nouveau, ou Gwyneth Lewis, qui écrit également en gallois et se rend compte, après avoir évolué vers la traduction, que c'est un métier différent. Je ne suis pas totalement convaincue, mais cela dit, je n'ai jamais eu l'imagination nécessaire pour devenir auteur de fiction ou poète. J'écris tout de même d'autres textes – articles de presse, critiques, biographies, ouvrages de photographie, beaux-arts et art populaire, et j'ai vraiment l'impression d'utiliser la même partie de mon cerveau lorsque je traduis. En gros, on part du matériau sur lequel on a travaillé, que l'on maîtrise, et on en devient l'intermédiaire pour créer quelque chose de nouveau. Il n'est pas obligatoire d'être compositeur pour être musicien ni auteur dramatique pour être acteur, et on écrit dans des voix différentes selon le genre de travail que l'on mène. Traduire peut paraître une activité radicalement différente à nos poètes ou à nos auteurs de fiction, particulièrement s'ils s'auto-traduisent, mais pour moi, écrire une biographie ou traduire une biographie...

... même combat. Ce que vous dites m'intéresse beaucoup, à propos de ces langues parlées dans les communautés qui ne sont pas nécessairement celles que l'on trouve dans les bibliothèques. Avez-vous entendu parler d'initiatives locales pour promouvoir la traduction à partir de ces langues ?

L'Institut du livre polonais soutient beaucoup ce genre de projets.

Et qu'en est-il des initiatives d'éditeurs ?

Il n'y en a pas vraiment. Il y en avait davantage autrefois. Shiva était une maison d'édition indienne féministe qui travaillait ici et traduisait des femmes auteurs.

Y a-t-il des éditeurs spécialisés dans des langues plus confidentielles ?

Il y a eu quelques initiatives. Autrefois, j'ai travaillé comme animatrice socioculturelle, nous avions un bibliobus itinérant, et nous fonctionnions en collaboration avec Collins pour apporter des livres

publiés à destination de ces communautés, en particulier des albums illustrés pour les enfants de moins de 8 ans. Mais nombre de ces initiatives des années 1990 semblent avoir disparu à mesure que l'édition devenait une affaire de profit, dans les années 2000.

Pensez-vous que les éditeurs sont aujourd'hui plus réceptifs aux traductions, de manière générale ?

Non, au contraire, je crois que les principaux éditeurs le sont moins, et que notre véritable chance se trouve du côté des nouvelles technologies – l'édition en ligne, plus particulièrement – et de projets ultra-spécifiques.

Alors cet engouement pour la traduction à la Foire de Londres, dont nous parlions un peu plus tôt : vient-il de petits éditeurs indépendants ?

Eh bien, de manière plutôt évidente, les principales maisons d'édition optent pour le secteur le plus rentable... le roman policier. Les petits éditeurs sont davantage motivés par l'amour du texte. Sans le moindre doute, Alessandro Gallenzi [Alma Books] publie ce qu'il aime, parfois il a de la chance, parfois moins, mais cela s'équilibre. Pour Christopher Maclehose, après une vie entière passée dans l'édition, la situation s'est enfin inversée grâce à Stieg Larsson. Et puis il y a Arcadia, qui publie Dominique Manotti, que je traduis. Je pense également à Bitter Lemon. La plupart survivent grâce aux subventions pour la traduction de l'Arts Council ou des instituts culturels. Sinon, il existe quelques maisons qui ont d'autres gros secteurs très rentables, mais publient environ une demi-douzaine de traductions par an. Cela pourrait être une des futures configurations de l'édition. D'une certaine manière, avoir affaire à Bertelsmann ou à un empire de l'agro-alimentaire qui se lancerait dans l'édition, c'est un peu pareil. C'est juste une approche différente ; le modèle a changé depuis celui de John Murray, le gentleman éditeur de livres milieu de gamme.

Et les presses universitaires ? Elles publient beaucoup de traductions de romans francophones, particulièrement aux États-Unis.

Oui, et beaucoup d'écrits lusophones aussi, c'est d'ailleurs intéressant car ils introduisent des textes africains. Je viens de terminer une fiche de lecture pour les Presses de l'Université du Texas qui ont jusque là publié principalement des livres du Brésil, pour des raisons évidentes, mais vont sortir un auteur angolais génial, Gonçalo Tavares qui, bien sûr, comme la plupart des auteurs afro-lusophones,

vit désormais entre l'Afrique et Lisbonne. Il est unique – il a fait comme si ses auteurs préférés, de Brecht à Calvino, vivaient tous dans le même quartier, et il a recréé leur relation par le biais de la littérature. Ses traducteurs sont en fait en Inde – je présume qu'ils sont de Goa, ou tamouls. Voilà ce qu'est pour moi la mondialisation de l'édition : un lusophone africain, qui vit en Europe, est traduit en Inde et publié aux États-Unis ! En dehors des Presses universitaires d'Oxford et Cambridge, ici, au Royaume-Uni, nous n'avons ni la structure ni le savoir-faire dans le domaine de l'édition grand public.

La traduction est-elle prise en compte en tant qu'activité de recherche ?

Je crois. Ça ne va pas de soi, car nous n'avons jamais le droit de savoir ce qui est ou non pris en compte, mais mes traductions l'ont toujours été : à Cardiff, où j'ai été chercheuse pendant huit ans, je dépendais du département d'Études culturelles comparées, et à l'Université d'East Anglia, évidemment, où je suis associée à celui de Littérature et d'écriture créative (la traduction littéraire en fait bien sûr partie...) Mais ils tiennent compte aussi de mes monographies originales et de mes livres sur la photographie.

Y a-t-il beaucoup d'universitaires qui s'adonnent à la traduction ?

Non, je ne pense pas. En toute honnêteté, en tant que directrice du BCLT, j'étais censée pouvoir consacrer une journée par semaine à mes propres recherches. Cette journée était censée être «non négociable», pourtant je n'ai jamais réussi à en profiter. Si j'ai pu mener à bien mes traductions, c'est grâce à ma longue expérience en tant qu'indépendante, et aussi parce qu'après avoir élevé quatre enfants, la logistique m'est plus familière qu'à un général militaire ! Je travaillais le soir et les week-ends. Mais j'en suis arrivée à un point de ma vie où je n'en ai plus envie. Je préfère consacrer du temps à mes petits-enfants que de me plonger dans les recherches que je n'ai pas eu le temps de faire pendant la semaine. Je ne sais pas combien d'universitaires à plein temps sont aussi traducteurs littéraires, mais ils ne doivent pas être très nombreux.

Alors quel métier font les traducteurs littéraires s'ils ne parviennent pas à gagner leur vie par la seule traduction ? Sont-ils traducteurs techniques, professeurs de langue ?

Oui, ce genre de configurations logiques. Il y a peut-être aussi des parents de jeunes enfants qui travaillent seulement à temps partiel.

Mon mari est avant tout traducteur littéraire, mais il enseigne également le journalisme. Ce genre de poste, qui n'implique que quelques journées de travail par semaine, en tant qu'intervenant extérieur, est idéal. J'ai beau dire que je souhaite un meilleur équilibre entre ma vie et mon travail, j'adore ça. Je pense qu'on a une autre vision du travail quand on traduit.

Eh bien je pourrais continuer à discuter ainsi toute la journée, mais nous avons évoqué l'essentiel. Merci d'avoir pris le temps de me recevoir !

traduit de l'anglais par Cécile Leclère

Qu'est-ce que le BCLT ?

Le British Centre for Literary Translation¹ (Centre britannique pour la traduction littéraire), implanté au sein de l'Université d'East Anglia, dans la ville de Norwich, fut fondé en 1989 par W.G. Sebald, auteur et universitaire. Il fait partie du réseau européen de collèges de traducteurs RECIT, bien qu'il ne puisse accueillir de traducteurs invités que par le biais de programmes spécifiques comme le Charles Wallace (India) Trust. Le centre propose chaque année une série d'activités, parmi lesquelles une université d'été internationale de traduction littéraire, la conférence Sebald sur la traduction littéraire, qui se tient à Londres (parmi les intervenants des précédentes éditions, on a pu voir Tariq Ali, Hans Magnus Enzensberger, Carlos Fuentes, Seamus Heaney, Susan Sontag, Marina Warner et Will Self) ainsi que des journées de traduction, qui s'articulent en général autour d'ateliers dirigés par des professionnels et se tiennent conjointement à divers festivals littéraires un peu partout au Royaume-Uni. Le centre est aussi activement impliqué dans le développement d'une expertise internationale de la traduction, il prodigue ses conseils en vue d'exporter le concept d'université d'été. Un séminaire de formation des traducteurs littéraires a été lancé avec succès en 2007-2008 en Chine, où il est sur le point de devenir un événement annuel. Un programme similaire s'est tenu au Caire avec le même succès. En 2010, pour la première fois, le BCLT et divers partenaires ont tenu un Centre de Traduction Littéraire à la foire de Londres². Le centre publie également une revue semestrielle, *In Other Words*. Bien que le BCLT n'accueille pas officiellement d'étudiants, il dépend de la School of Literature and Creative Writing, qui propose un Master de traduction littéraire très réputé ; le centre cherche actuellement à jouer un rôle plus actif dans le domaine des recherches internationales en traductologie.

¹ www.bclt.org.uk

² <http://www.londonbookfair.co.uk/page.cfm/Action=ShowCategory/CatPageID=45>
